

VINGT ET UN JANVIER

† **Le 21 de ce mois, nous célébrons la mémoire de notre vénérable Père MAXIME le CONFESSEUR¹.**

Saint Maxime naquit en 580, au sein d'une illustre famille de Constantinople². Doué d'une intelligence exceptionnelle et de rares capacités pour les hautes spéculations philosophiques, il fit de brillantes études et entra dans la carrière politique. À son avènement au trône, en 610, l'empereur Héraclius, discernant sa valeur et appréciant ses vertus chrétiennes, mit Maxime à la tête de sa chancellerie (*protasékretis*). Honneurs, pouvoir et richesses ne pouvaient cependant éteindre en lui le désir, qu'il entretenait secrètement depuis sa jeunesse, de mener une vie conforme à la vraie philosophie. Au bout de seulement trois ans, il abandonna sa charge et les vaines distinctions du monde, et devint moine au monastère de la Mère de Dieu de Chrysopolis, près de Constantinople. Admirablement préparé au combat spirituel par la méditation de l'Écriture sainte et l'étude des Pères de l'Église, il progressa rapidement sur l'échelle des vertus, qui conduit à la bienheureuse impassibilité. Il maîtrisait avec science les élans de la convoitise par l'ascèse, l'irritation par la douceur et, libérant ainsi son âme de la tyrannie des passions, il nourrissait son intelligence par la prière, en s'élevant paisiblement vers les hauteurs de la contemplation. Dans le silence de sa cellule, penché sur l'abîme de son cœur, il considérait en lui-même le grand Mystère de notre salut selon lequel, poussé par son amour infini des hommes, le Verbe de Dieu condescendit à s'unir à notre nature, séparée de Dieu et divisée contre elle-même par l'amour égoïste de soi, afin de la ramener à l'unité, de faire régner entre les hommes l'union harmonieuse de la charité fraternelle, et de leur ouvrir la voie de l'union avec Dieu, car *Dieu est amour* (1 Jn 4, 16).

Après avoir passé ainsi une dizaine d'années dans l'*hésychia*, il s'installa, avec son disciple Anastase, dans le petit monastère de Saint-Georges à Cyzique, où il commença à rédiger ses premières œuvres : des traites ascétiques sur la lutte contre les passions, la prière, l'impassibilité et la sainte charité. Mais, en 626, l'offensive conjuguée des Avars et des Perses sur Constantinople, qui allait être repoussée grâce à l'intervention miraculeuse de la Mère de Dieu³, contraignit les moines à se disperser. Un nouveau mode de vie s'ouvrait pour saint Maxime : l'errance pour la cause de la vérité. Il lui fallait désormais porter témoignage de la charité divine, par sa conduite et ses écrits, dans un monde byzantin au bord de la catastrophe à la suite des invasions perses. Il séjourna quelque temps en Crète, où il commença le combat pour la foi orthodoxe en affrontant des théologiens monophysites, passa ensuite à Chypre et parvint finalement à Carthage, en 632, où il fit connaissance et se rangea sous la direction spirituelle de saint Sophrone [11 mars], grand connaisseur de la

1. Les *synaxaires* commémorent la translation des reliques de S. Maxime le 13 août, alors qu'il s'agit de la date de sa dormition. Comme dans le cas de S. Athanase [18 janv.], ce transfert de la mémoire de S. Maxime au 21 janv. s'explique probablement par la volonté de le ranger dans la série des grands docteurs et confesseurs commémorés pendant le mois de janvier. Il est encore commémoré le 20 sept., avec S. Martin de Rome.

2. D'après une « *Vie* » syriaque récemment retrouvée – qui est d'ailleurs plutôt un pamphlet, rédigé par un monothélite malintentionné à l'égard du saint –, S. Maxime serait né en Palestine, dans la région de Tibériade, et il aurait été éduqué à la Vieille Laure de Souka, au sud de Jérusalem, fondée par S. Chariton, laquelle avait été une forteresse de la vraie foi lors de la querelle origéniste, qui divisa cruellement les moines de Palestine au VI^e s. C'est ce qui pourrait expliquer le soin pris par Maxime pour réfuter avec profondeur les doctrines d'Origène et d'Évagre dans ses premières œuvres. Mais, la haute culture du saint témoigne bien qu'il a dû grandir dans les milieux de la capitale. Ce sont plutôt les documents, conservés en géorgiens, qui permettent de mettre en ordre certains éléments de sa biographie, restés confus dans la tradition grecque.

3. C'est à l'occasion de ce miracle qu'a probablement été composé l'hymne Acatliste à la Mère de Dieu. Il est commémoré le cinquième samedi du Grand Carême ou Samedi de l'Acatliste.

tradition monastique et théologien renommé pour son orthodoxie, qui séjournait au monastère d'Eukrata avec d'autres moines réfugiés de Palestine après la prise de Jérusalem par les Perses.

Pendant cette période (626-634), avant de s'engager dans la lutte pour la foi, saint Maxime put approfondir, comme nul autre avant lui, la doctrine de la divinisation, en exposant les fondements philosophiques et théologiques de la spiritualité orthodoxe. En des traités denses et profonds sur les passages obscurs de l'Écriture sainte, sur les difficultés de saint Denys l'Aréopagite et de saint Grégoire le Théologien, et sur la Divine Liturgie, il dresse une grandiose synthèse théologique selon laquelle l'homme, placé par Dieu dans le monde pour être le prêtre d'une liturgie cosmique, est appelé à rassembler les raisons (*logoi*) de tous les êtres pour les offrir au Verbe divin, leur Principe, en un dialogue de libre amour ; de sorte qu'en accomplissant le dessein pour lequel il a été créé, son union à Dieu, il amène aussi l'univers entier à sa perfection dans le Christ, le Dieu-homme⁴.

Depuis son accession au trône, Héraclius s'était efforcé de réorganiser l'Empire ébranlé et de préparer la contre-offensive contre les Perses par une série de réformes administratives et militaires, et surtout de rétablir l'unité des chrétiens, pour éviter que les monophysites ne se tournent vers les Perses ou vers les Arabes. Le patriarche de Constantinople, Serge, chargé par l'empereur de trouver à cette fin une formule dogmatique de compromis, susceptible de satisfaire les monophysites sans renier le Concile de Chalcédoine, proposa la doctrine du monoenergisme, selon laquelle la nature humaine du Christ serait restée passive et neutre, son énergie propre ayant été absorbée par l'énergie du Verbe de Dieu. En fait, il ne s'agissait que d'un monophysisme à peine déguisé, où l'on remplaçait le terme « nature » par celui d'« énergie ». En 630, l'empereur nomma Cyrus de Fasis patriarche d'Alexandrie, avec la mission de réaliser l'union avec les monophysites, particulièrement nombreux en Égypte. Aussitôt l'union signée (633), alors que dans les tavernes d'Alexandrie le peuple se vantait d'avoir gagné les chalcédoniens à la cause monophysite, saint Sophrone éleva seul la voix pour défendre les deux natures du Christ. Il se rendit à Alexandrie auprès de Cyrus qui, voulant éviter une lutte ouverte, le renvoya vers Serge, à Constantinople. Après de longues discussions sans résultat réel, Sophrone se vit interdire de soulever davantage le débat sur les natures et les énergies. Il regagna la Palestine, où il fut accueilli par le peuple comme le soutien de l'Orthodoxie et fut élu patriarche de Jérusalem, au moment même où les Arabes envahissaient le pays et commençaient une série de conquêtes qui allaient plus que jamais mettre l'Empire en péril. Sitôt élu, saint Sophrone publia une *Lettre encyclique*, dans laquelle il précisait que chaque nature ayant son énergie propre, une est la Personne du Christ, mais deux sont ses natures et ses opérations (énergies).

Pendant ce temps, resté à Carthage, saint Maxime entra discrètement dans la lutte dogmatique pour soutenir son père spirituel et, sans s'opposer à l'interdiction de parler des deux énergies, il montrait avec finesse que « Le Christ opère humainement ce qui est divin, par ses miracles, et divinement ce qui est humain, dans sa Passion vivifiante »⁵. Mais quand, en 638, Héraclius publia un édit (*Ecthésis*) confirmant l'interdiction de parler des deux énergies et imposant à tous de confesser une seule volonté dans le Christ (monothélisme), le moine dut sortir de sa réserve et passer désormais à la confession publique de la vérité. Car, saint Sophrone étant mort la même année, Maxime était alors regardé par tous comme le porte-parole le plus autorisé de l'Orthodoxie. Comme à l'époque de saint Athanase ou de saint Basile, le soutien de la vraie foi dépendit alors d'un seul homme.

4. Dans son traité *Sur les difficultés de Denys et Grégoire (Ambigua)*, trad. fr. E. Ponsoye, Paris-Suresnes 1994, Maxime fait une réfutation définitive de l'origénisme (c'est-à-dire de la survivance du platonisme dans la pensée chrétienne), en montrant la dimension cosmique du salut, tandis que dans ses *Réponses à Thalassios* (trad. à paraître dans SC) et ses traités ultérieurs il mobilise toutes les ressources de la pensée philosophique pour fonder le mystère de la divinisation sur le dogme christologique, élevant ainsi la pensée patristique à son sommet. Voir J-C. LARCHET, *La Divinisation de l'Homme selon Saint Maxime le Confesseur*, « Théologie et Sciences Religieuses 194 », Paris 1996.

5. *Ambigua* 5, PG 91, 1056A.

Dans une abondante correspondance, adressée au pape de Rome, au souverain et aux personnages influents de l'Empire, et dans des traités d'une profondeur inégalée, Maxime le Sage montra que le Verbe de Dieu, par un amour et un respect infinis pour sa créature, a assumé la nature humaine dans toute son intégrité, sans rien altérer de sa liberté. Libre de reculer devant la Passion, Il s'est soumis volontairement, en tant qu'homme, à la volonté et au dessein divin, nous ouvrant ainsi la voie du salut (*Mt 26, 39*) par la soumission et l'obéissance. Parfaitement unie à l'absolue liberté de Dieu dans la Personne du Christ, la liberté humaine s'est trouvée ainsi restaurée dans son mouvement naturel vers l'union avec Dieu et avec les autres hommes par la charité. Ce que l'expérience de la prière et de la contemplation lui avait permis d'entrevoir, Maxime pouvait désormais l'exposer, en fondant la doctrine de la divinisation de l'homme sur la théologie de l'Incarnation. Nul autre Père de l'Église n'avait jusque-là poussé aussi loin l'examen de la liberté humaine et de son union avec Dieu, dans la Personne du Christ comme chez les saints. Avec saint Maxime, la doctrine orthodoxe de l'Incarnation trouve son exposé le plus complet ; il ne restera, quelque temps après, à saint Jean Damascène qu'à la présenter de manière plus accessible, pour la livrer aux générations à venir comme une tradition immuable.

Serge de Constantinople mourut en 638 et le nouveau patriarche, Pyrrhus, se fit le promoteur ardent de la nouvelle hérésie. Cependant, malgré les pressions, une grande partie des chrétiens résistait à l'application du décret impérial et, un peu avant de mourir (en 641), Héraclius dut reconnaître l'échec de sa politique religieuse. Pyrrhus, tombé en disgrâce au moment de la succession, s'enfuit en Afrique et affronta saint Maxime à Carthage, dans une dispute publique sur la Personne du Christ (645). Exposant le Mystère du Salut avec une argumentation d'une rigueur infaillible, le saint moine réussit à faire reconnaître ses erreurs au patriarche qui proposa finalement d'aller en personne à Rome pour jeter l'anathème sur le monothélisme devant le tombeau des Apôtres. Toutefois, peu de temps après, il *retourna à son vomissement* (*2 Pi 2, 22*) et s'enfuit à Ravenne. Le pape Théodore l'excommunia aussitôt et condamna pour hérésie son successeur sur le trône de Constantinople, Paul. En réaction contre cette intervention du pape et craignant qu'une rupture ouverte avec Rome n'aggravât la situation politique, devenue plus que jamais précaire à la suite de la conquête de l'Égypte par les Arabes, l'empereur Constant II (641-668) publia le *Typos* (648) qui interdisait à tout chrétien, sous peine de châtement sévère, de discuter des deux natures et des deux volontés. On commença alors à poursuivre et à persécuter les orthodoxes, surtout les moines et les amis de saint Maxime. Celui-ci rejoignit à Rome le nouveau pape, Martin I^{er} [13 avr.], qui était fermement décidé à soutenir la vraie foi, et il fut l'inspirateur du concile du Latran (649) qui condamna le monothélisme et rejeta l'édit impérial. Irrité au plus haut point par cette résistance, l'empereur envoya alors un exarque à Rome à la tête d'une armée (653). Ils arrêtèrent le pape malade et impotent, et le conduisirent au prix de mille sévices à Constantinople, où il fut jugé comme un criminel, outragé publiquement et de là fut conduit en exil à Cherson, où il mourut dans la situation la plus lamentable, en septembre 655.

Quant à saint Maxime, il avait été arrêté, un peu avant Martin, avec son fidèle disciple Anastase et un autre Anastase, apocrisiaire (légal) du pape [20 sept.]. Il attendit en prison de longs mois avant de comparaître devant le tribunal qui avait si odieusement condamné le saint prélat. On voulait présenter le jugement du chef de l'Orthodoxie comme un procès politique, aussi l'accusa-t-on de s'être élevé contre le pouvoir impérial et d'avoir favorisé la conquête de l'Égypte et de l'Afrique par les Arabes, puis on l'accusa d'avoir semé la division dans l'Église par sa doctrine. Fixé en Dieu et avec charité pour ses ennemis, le saint répondait avec un calme impassible aux calomnies et, se défendant de confesser aucune doctrine particulière, il se déclara prêt à rompre la communion avec tous les patriarchats et même à mourir, plutôt que de jeter le trouble dans sa conscience en trahissant la foi. Condamné à l'exil, il fut conduit à Byzie (Thrace), son disciple Anastase à Perbériss et l'autre Anastase à Mésembria, dans le dénuement le plus complet, mais sans perdre leur joie de souffrir ainsi pour le Nom du Seigneur dans l'attente de la résurrection.

Ayant appris au cours de son procès que le nouveau pape, Eugène I^{er}, était prêt à accepter une formule de compromis qui supposait une troisième énergie dans le Christ, saint Maxime écrivit une lettre dogmatique, grâce à laquelle le peuple de Rome se révolta et poussa le pape à se passer de l'accord impérial pour se faire consacrer. Comprenant alors qu'il ne pourrait pas soumettre les orthodoxes avant d'avoir gagné Maxime, l'empereur envoya vers lui l'évêque Théodose et deux habiles courtisans. Les souffrances de l'exil et le long séjour en prison n'avaient en rien fait perdre au saint confesseur la maîtrise de lui-même. Il repoussa sans peine tous leurs arguments, exposa de nouveau la doctrine orthodoxe et termina en exhortant avec larmes l'empereur et le patriarche à se repentir et à revenir à la vraie foi. Pour toute réponse, les envoyés du souverain se jetèrent sur lui comme des bêtes sauvages, l'accablèrent d'injures et le couvrirent de crachats.

Transféré à Perbérus, saint Maxime resta six ans enfermé avec Anastase, jusqu'à leur nouveau procès, en 662, devant le patriarche de Constantinople et son synode. On lui demanda : « De quelle Église es-tu donc : de Constantinople ? de Rome ? d'Antioche ? d'Alexandrie ? de Jérusalem ? Car voici que toutes sont unies à nous. » Le Confesseur répondit : « L'Église catholique, c'est la droite et salutaire confession de la foi dans le Dieu de l'univers. » Menacé de la peine capitale, il répliqua : « Que ce que Dieu a déterminé avant tous les siècles trouve en moi le terme qui lui rende la gloire qu'Il a avant tous les siècles⁶ ! » Après les avoir maudits et injuriés, les membres du tribunal ecclésiastique les livrèrent, lui et ses compagnons, au préfet de la ville, qui les condamna à la flagellation et leur fit couper les organes de leur confession : la langue et la main droite. Ils furent promenés à travers la ville tout ensanglantés, puis le préfet les fit incarcérer dans des forteresses séparées, à Lazique, dans le lointain Caucase. C'est là que, le 13 août 662, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, saint Maxime fut définitivement uni au Verbe de Dieu, qu'Il avait tant aimé et dont il avait imité la Passion vivifiante par la confession de foi et le martyre. On raconte que chaque nuit trois lampes, symbole de la sainte Trinité, s'allumaient d'elles-mêmes au-dessus de son tombeau. La relique de sa main droite est vénérée au monastère de Saint-Paul au Mont Athos.

† Le même jour, mémoire du saint martyr NÉOPHYTE de NICÉE.

Saint Néophyte naquit de parents chrétiens, à Nicée, au début du règne de Dioclétien (vers 290). Dès son plus jeune âge, il montrait de grandes vertus et excitait les autres enfants à l'amour du Christ et à l'observation de ses commandements. Il donnait bien souvent son pain aux plus pauvres et, un jour, à l'âge de neuf ans, il fit jaillir d'un rocher par sa prière une source d'eau et de lait, pour rassasier ses compagnons. Peu de temps après, une nuit où sa mère priait pour apprendre quel serait l'avenir réservé par Dieu à son fils, une colombe descendit du ciel, vint se poser sur la couche de Néophyte et, prenant une voix humaine, elle déclara qu'elle avait été envoyée par le Saint-Esprit pour protéger l'enfant de toute embûche du Malin. Frappée de stupeur, la pauvre femme tomba morte, mais, en rentrant à la maison, Néophyte la ressuscita par sa prière. La colombe réapparut alors aux yeux de tous, couvrit Néophyte de ses ailes et lui recommanda de s'en aller, comme Abraham, loin des siens et de sa patrie pour acquérir la vie éternelle.

Le jeune serviteur de Dieu partit alors pour le mont Olympe de Bithynie, et devint un des premiers ermites de cette région qui devait devenir, quelques siècles plus tard, un des hauts lieux du monachisme byzantin. Conduit par la colombe, il arriva à une grotte haut perchée, il en délogea le terrible lion qui l'habitait au seul son de sa voix et demeura là, seulement occupé à la prière et à la contemplation des merveilles de Dieu, en recevant pour nourriture un pain céleste apporté par un ange. À l'âge de onze ans, il reçut du ciel l'ordre de retourner dans le monde pour assister ses parents dans leurs derniers jours. Il obéit et vécut en ville comme un ange, sans rien abandonner de son ascèse. Après le décès de ses parents, il distribua ses biens aux pauvres, puis retourna dans sa grotte.

6. À Anastase le moine, PG 90, 132.

Quand il eut quinze ans, alors que le gouverneur envoyé à Nicée par l'empereur pour persécuter les chrétiens faisait régner la terreur, Néophyte reçut l'ordre de Dieu d'aller en ville, afin d'y recevoir la couronne glorieuse du martyr. Il arriva à Nicée un jour où toute la population se trouvait rassemblée dans l'amphithéâtre pour une fête, et sauta au milieu de l'arène en proclamant le Christ seul et vrai Dieu. Aussitôt saisi par les gardes, il fut soumis à la flagellation et, criant sous les coups, il exhortait les païens à la conversion. La chair déchirée par les fouets et par des ongles de fer, il fut ensuite jeté dans une fournaise ardente et en ressortit indemne, trois jours plus tard, comme les saints Jeunes Gens jadis à Babylone (*Dn 3*). Le tyran le livra alors aux fauves, mais, revêtu de la grâce de Dieu comme Adam au Paradis, le saint martyr apaisait leur férocité. Quand on lâcha contre lui un terrible lion, qui faisait trembler la foule de terreur par son rugissement, la bête reconnut soudain l'enfant qui autrefois était venu habiter son antre, elle se calma et vint jouer à ses pieds en frétilant de la queue, comme un petit chien. Emporté alors par la fureur sauvage que les bêtes avaient abandonnée devant le saint de Dieu, le gouverneur saisit la lance d'un des soldats et vint en percer lui-même le cœur de saint Néophyte, lui procurant ainsi la palme de la victoire.

- **Mémoire de notre vénérable Père ZOSIME, évêque de SYRACUSE.**

Consacré à Dieu avant sa naissance par ses parents, saint Zosime entra au monastère de Sainte-Lucie à Syracuse [13 déc.] dès l'âge de sept ans. Il fut éduqué dans l'amour de la vertu et le respect des traditions de l'Église par l'higoumène, Fauste, qui lui confia ensuite la garde du tombeau de la grande martyre. Mais, cédant un jour à la tentation de revoir les siens, le jeune moine quitta le monastère sans prendre la bénédiction de son supérieur. Honteux de le voir abandonner ainsi le lieu de sa consécration, ses parents le ramenèrent eux-mêmes au monastère. La nuit suivante, sainte Lucie lui apparut en songe, en compagnie de la Mère de Dieu, lui reprocha son infidélité et lui ordonna de se conduire désormais comme un vrai moine. Dès lors Zosime devint pour tous les autres frères un exemple de zèle dans toutes les observances de la profession monastique.

Au bout de trente années, à la mort de Fauste, les moines allèrent demander à l'évêque de désigner son successeur, en laissant seulement l'humble Zosime pour garder le monastère. Le prélat leur dit : N'y a-t-il personne qui reste au monastère ? – « Non, personne, dirent les moines, si ce n'est un frère de peu de considération ; il est préposé à la garde du tombeau de sainte Lucie. » – « Qu'on l'amène, reprit l'évêque, j'ai appris par Dieu que c'est lui qui doit devenir votre higoumène. » Il le consacra père spirituel de la communauté et, peu de temps après, lui conféra le sacerdoce. Pendant quarante années, saint Zosime guida sa famille spirituelle avec bonté, douceur et grande charité. Il n'ordonnait jamais rien qu'il n'eût d'abord accompli lui-même.

Lorsque Pierre, le successeur de l'évêque Jean qui l'avait ordonné, vint à mourir, les chrétiens de Syracuse allèrent demander au pape de Rome, Théodore, de le désigner comme leur pasteur. Il fut sacré à Rome, en 647, et remplit, pendant treize ans, sa charge en imitant en tout point le Pasteur suprême et Grand Prêtre de notre salut, Jésus-Christ. Plus pauvre que les pauvres, il était assidu à prêcher la pénitence et guérissait de nombreux malades par sa prière. Il remit en paix son âme à Dieu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en 662.

- **Les saints martyrs EUGÈNE, VALÉRIEN, CANDIDE et AQUILA de TRÉBIZONDE, morts par le glaive.**

Arrêtés dans la montagne où ils se cachaient pour échapper à la persécution déclenchée par Dioclétien, Valérien, Candide et Aquila furent incarcérés dans une forteresse du pays des Lazes (Caucase). De là, on les ramena à Trébizonde pour comparaître devant le cruel préfet Lysias. Lacérés à coups de nerfs de bœuf et soumis à de cruels supplices, ils ne laissèrent pas échapper un seul cri de plainte. Puis, comme leurs bourreaux étaient tombés devant eux la face contre terre, ils furent renvoyés en prison.

Quelques jours plus tard, Eugène fut arrêté à son tour, confessa le Christ malgré les tourments et, s'étant rendu au temple des idoles avec Lysias, sous prétexte de sacrifier, il renversa à terre les statues des faux dieux par sa prière. Après de nouveaux supplices, il fut jeté dans une fournaise ardente avec les trois autres saints martyrs et, comme ils restaient indemnes, ils furent finalement décapités. Du fait de ses nombreux miracles, saint Eugène est vénéré comme patron de Trébizonde.

- **Mémoire de la sainte martyre AGNÈS de ROME⁷.**

Sainte Agnès, l'illustre martyre louée et vénérée par des générations d'amis de la pureté, était une toute jeune vierge de douze ans, de noble origine, vivant à Rome sous le règne de Dioclétien. Menant une vie digne de son nom (*agnée* : « chaste »), elle enseignait la parole de vérité à beaucoup de femmes qui venaient la trouver, et les exhortait à reconnaître le Christ comme seul vrai Dieu et à l'adorer par une vie pure. Arrêtée pour ce motif et amenée devant le préfet de Rome, elle refusa de renier le Sauveur et fut livrée, vêtue d'une simple tunique, au tenancier d'une maison de débauche. Mais tous ceux qui s'approchaient d'elle pour l'outrager étaient arrêtés dans leur élan, perdaient toute force et restaient frappés de stupeur. Un forcené, plus violent et lubrique que les autres, se précipita sur la frêle brebis du Christ comme une bête sans raison, mais il tomba soudain à terre, roide mort. L'affaire fut rapportée au préfet qui fit comparaître de nouveau Agnès et lui demanda comment elle avait tué cet homme. Elle répondit qu'elle avait vu alors un ange de Dieu, sous l'apparence d'un jeune homme vêtu de blanc, qui repoussait les impudents et avait frappé le plus téméraire d'entre eux. Le juge restait cependant incrédule. Agnès leva alors les yeux au ciel en priant Dieu de montrer sa puissance, et aussitôt le mort se releva. Tous les païens présents, et le préfet lui-même, s'exclamèrent stupéfaits : « Grande est la puissance des chrétiens ! » Mais des impies irréductibles crièrent au préfet : « C'est par magie qu'elle opère ces prodiges. Fais-la disparaître ! » Condamnée à être brûlée vive, Agnès entra vaillamment dans les flammes, en s'armant du signe de la Croix. La prière aux lèvres, elle abandonna son corps qu'elle avait gardé immaculé, et s'éleva vers le Seigneur pour jouir de la véritable et éternelle pureté dans la contemplation de sa Face. Ses restes, pieusement recueillis par les chrétiens et déposés dans un tombeau, au-dessus duquel on édifia par la suite une vaste basilique, furent pendant des siècles, et jusqu'à nos jours, une source de consolation et de guérisons pour les chrétiens de Rome et du monde entier.

- **Mémoire des QUATRE MARTYRS de TYR, morts par le glaive.**

- **Mémoire du vénérable NÉOPHYTE de VATOPÉDI.**

Un jour qu'il avait été envoyé en mission dans une dépendance de son monastère, saint Néophyte tomba gravement malade. Au seuil de la mort, il pria avec ferveur la Toute-Sainte de ne pas l'abandonner, et soudain, une voix, venant de l'icône devant laquelle il se tenait, se fit entendre lui promettant encore une année de vie afin de se préparer. Il recouvra alors la santé et, de retour au Mont Athos, il se prépara avec zèle à son départ de cette vie. À l'issue du délai annoncé, il entendit de nouveau la voix venant de l'icône de la Mère de Dieu, qui l'invitait à rejoindre le chœur des saints.

- **Mémoire de notre vénérable Père MAXIME le GREC.**

Descendant d'une illustre famille du Péloponnèse, d'où était aussi issu le saint patriarche Calliste I^{er} [20 juin], Michel Trivolis naquit à Arta, vers 1470. Encore tout jeune adolescent, il partit pour l'Italie, où des maîtres réputés faisaient subsister la culture hellénique, et il y fit de très brillantes études classiques. À Florence, il suivit avec enthousiasme le mouvement de rénovation

7. Nous rapportons ici la tradition grecque sur la sainte. S. Ambroise et les inscriptions du pape Damase témoignent d'une tradition un peu différente et ne mentionnent que le martyre, par décapitation, d'une jeune vierge de douze ans.

religieuse et spirituelle inspiré par Savonarole (1452-1498), mouvement qui se termina tragiquement par l'exécution de ce dernier⁸. À l'issue de ses études, il devint moine, sous le nom de Maxime, au monastère de Vatopédi sur la Sainte Montagne. Humble et discret, il consacrait le plus clair de son temps à l'étude et à la méditation. Au bout de dix années (1516), il fut envoyé en Russie, sur l'invitation du grand-prince Basile Ivanovitch, avec la mission de traduire en slavon des commentaires (scholies) des saints Pères sur le Psautier pour fournir des arguments contre les hérétiques judaïsants. Malgré l'opposition de certains, il mena son œuvre à si bonne fin qu'une fois terminée, on l'obligea à rester en Russie pour corriger les traductions très imparfaites des Écritures et des livres liturgiques, et pour éclairer le peuple par sa prédication. Suite aux invasions tatares le peuple russe était alors plongé dans une très grande ignorance, au point qu'on pouvait dire qu'il « mourait de faim spirituelle ». Maxime acquit ainsi une grande renommée qui attira la jalousie de certains moines russes. Involontairement mêlé à la querelle sur les possessions monastiques⁹ du fait de sa collaboration avec le chef de file des « non-possesseurs », le moine Bassien, dans la traduction slave du corpus des lois ecclésiastiques (*Nomocanon, Kormtchaya kniga*), il fut ensuite accusé d'avoir participé à un complot contre le prince et fut condamné pour hérésie par un tribunal ecclésiastique (1525). Au monastère de saint Joseph de Volokolamsk, où il avait été relégué, saint Maxime souffrit cruellement du froid, de la faim et de toutes sortes de tourments de la part de ses ennemis. Dépourvu de tout, privé de la sainte Communion et même de lecture, il n'avait que la prière comme soutien. Mais le Seigneur ne l'abandonna pas, et un ange lui apparut un jour pour lui dire : « Patience ! C'est par les tourments d'ici-bas que tu seras délivré des châtiments éternels. » Pour remercier Dieu de cette consolation céleste, saint Maxime composa alors un canon poétique en l'honneur du Saint-Esprit que, faute de papier, il écrivit avec un charbon sur les murs de sa cellule¹⁰. Condamné, six ans plus tard (1531), lors d'un nouveau procès, pour sa défense de la primauté du siège de Constantinople sur l'Église russe, il fut condamné aux fers à perpétuité, dans un monastère de Tver. Malgré cette détention, il parvint à continuer son œuvre théologique et entretenit une vaste correspondance.

Les interventions répétées des patriarches de Constantinople et d'Alexandrie auprès du tsar n'eurent que peu d'effet, et ce n'est que vers la fin de sa vie (1551), que le souverain accepta de répondre favorablement à la requête de pieux boyards et de l'higoumène de la Laure de Saint-Serge. Après avoir été reçu avec honneur à Moscou, il fut transféré à la Laure de la Trinité Saint-Serge, où jouissant d'une plus grande liberté, il put poursuivre sa production littéraire. Le tsar Ivan IV le Terrible vint un jour lui rendre visite dans sa cellule et, après lui avoir rendu hommage, il lui fit part de sa décision d'aller en pèlerinage au monastère de Saint-Cyrille du Lac-Blanc. Comme il refusait de suivre le conseil du saint qui le pressait de s'occuper plutôt des victimes de l'occupation tatar à Kazan, Maxime lui prédit que s'il s'obstinait, son jeune fils Dimitri allait mourir subitement. Il en fut effectivement ainsi, et dès lors le souverain montra un grand respect pour le saint moine, non seulement comme érudit mais aussi comme doué du don de prophétie.

L'année suivante, désireux de réunir un concile pour réfuter Matthieu Baskine, qui avait importé en Russie l'hérésie calviniste, le tsar fit appel à Maxime ; mais celui-ci, étant parvenu à l'épuisement de ses forces, ne put se déplacer et il envoya au concile une admirable réfutation de l'hérésie. Ce fut la dernière pratique ecclésiastique de ce confesseur de la foi orthodoxe. Il s'endormit dans le Seigneur, le 21 janvier 1556, à l'âge de quatre-vingt-six ans, après avoir subi pendant trente-huit ans épreuves et tourments pour son attachement indéfectible à la vérité.

Saint Maxime fut le plus prolifique des écrivains de l'ancienne Russie. Ses œuvres,

8. Il semble bien qu'il ait passé deux ans (1504-1506) dans l'ordre dominicain à Florence, sans toutefois aucunement renier l'Orthodoxie. De fait, à cette époque, malgré l'échec des tentatives d'union des Églises, on pouvait encore constater certains cas ponctuels de communion ecclésiastique.

9. Voir les notices de S. Joseph de Volokolamsk [9 sept.] et de S. Nil Sorsky [7 avr.].

10. Ce canon est chanté dans certains monastères russes, le Lundi après la Pentecôte.

principalement des traductions, touchent tous les domaines de la culture. En connaissance de cause, il s'opposa à l'infiltration de l'humanisme occidental, et transmit au peuple russe les trésors de l'esprit et de la littérature byzantine, c'est pourquoi, peu de temps après son décès, il commença à être vénéré comme saint martyr et « illuminateur de la Russie »¹¹.



✠ **Le même jour, mémoire du saint hiéromartyr Élie Bérézovski, prêtre (1938).**

Par les prières de tes saints,
Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de nous.
Amen.

11. Son culte n'a toutefois été officiellement reconnu qu'en 1988 par le Patriarcat de Moscou.